

soire sur un âne à la trahison par le baiser, et de la trahison par le baiser au reniement de l'ami, et du reniement de l'ami aux outrages du corps de garde, et de ces outrages... Alors ce sera de nouveau la nuit du tombeau vide. Peut-être toutes les étoiles brilleront-elles cette nuit-là, peut-être fera-t-il beau le matin de Pâques. Mais même s'il devait pleuvoir sur la campagne transie, je n'en écouterai pas avec moins de joie les cloches de la plaine que le vent du sud, qui est le vent de la pluie, me rendra plus proches, ce tintement qui fut un halètement le 2 août 1914...

Mercredi 23 mars

HIER soir, je me suis forcé à regarder jusqu'au bout *Les Cathares*, à la télévision. Cette histoire, je la supporte si mal que j'ai toujours cru que je devais avoir quelques-uns de ces martyrs parmi mes ancêtres oubliés, ce qui expliquerait peut-être ce relent de manichéisme que certains ont subodoré dans mes livres. En fait, mes aïeux obscurs du XII^e et du XIII^e siècle habitaient la Guyenne, ils vivaient en pays anglais et n'ont peut-être jamais vu un cathare de leur vie. Que tout cela est proche de nous ! Je suis né rue du Pas-Saint-George, ma mère est née rue Saint-James : ces deux noms datent du temps où Bordeaux était en Angleterre.

L'histoire de l'Eglise en France n'a pas de chapitre plus noir que la croisade albigeoise. Il reste que c'est la calomnie aujourd'hui que d'incarner l'idée que s'en font des érudits qui ne sont pas des artistes : à l'écran comme à la scène, seul le poète ne trahit pas l'histoire, cette histoire dont il faut pourtant nous divertir comme de notre vie quotidienne. Nous cherchons à lui échapper, à rompre cet enchaînement de crimes dans lequel nous sommes entrés en venant au monde. C'est l'illusion que nous donne le départ pour les vacances : d'être, pour peu de temps, hors du jeu.

André Lafon m'a dit un jour que les arbres le consolent des hommes. Nous appartenions pourtant, lui et moi, à ce Bordelais où les arbres sont rares et malingres, hors les pins de la grande lande, qui commencent presque aux portes de Bordeaux. Je m'irritais autrefois (aujourd'hui je m'en moque bien !) de ce que les gens croyaient me plaire en me vantant les « pins de Malagar » : c'était le signe qu'ils m'avaient bien mal lu. Des pins à Malagar ! Qui aurait pu imaginer que ce fût possible ? Malagar est bâti sur la colline sans arbres qui domine la vallée de la Garonne : c'est le versant, au midi, de l'Entre-deux-Mers, dont le plateau

s'étend de la Garonne à la Dordogne. Son nom ancien, encore en usage aujourd'hui, est la Bénéauge. Le château de Bénéauge domine toujours ces coteaux désertés, non loin de ce Malromé où Toulouse-Lautrec est mort.

Pays sans arbres, disais-je, parce que les vigneron détestent les arbres, mais aussi parce que cette terre les nourrit mal. En Ile-de-France, je ne me lasse pas, depuis que j'y possède un jardin, de planter et de voir croître, d'année en année, ce que nous appelons pour rire « la Forêt », et qui déjà nous ombrage, alors qu'à Malagar, avec les cyprès qui sont mon apport personnel, les charmilles plantées par mon arrière-grand-père en 1843 survivent seules ainsi qu'une maigre garenne. Au vrai, dans ma jeunesse, il y avait encore de grands ormes vénérables. Presque tous ont crevé : j'en ai même vu mourir un subitement comme le figuier maudit.

Il n'y avait donc pas de pins maritimes à Malagar... jusqu'au jour où la fantaisie m'est venue de donner raison à ceux qui ont cru en voir à travers mes livres. J'en ai repiqué quelques-uns dans un bas-fond sablonneux, et ils y ont bien pris. Un de mes cousins landais fut scandalisé de cet exil de l'arbre sacré sur une colline étrangère. C'est que le pin maritime chez nous a son royaume bien à lui qui est aussi mon royaume à moi, celui de ma poésie et celui de mes histoires. Leur immense armée (c'est la plus grande forêt de France) se tient à distance de la Garonne, mais non de la mer : elle monte à l'assaut des dunes et parfois s'y enlise. Que mon grand-père, de Langon, soit allé prendre femme dans la grande lande, du côté de Villandraut et de Saint-Symphorien, j'ai toujours cru que le don littéraire en moi était lié à cette double appartenance.

La grande lande avait pourtant pour capitale l'ancien évêché de Bazas, dont la place à arcades et la cathédrale dominant de riantes collines rapprochées, vouées à l'élevage des bœufs garonnais et à la culture du tabac. Que de contrastes dans un rayon de vingt kilomètres ! Nos pères, qui n'étaient jamais allés plus loin que Bordeaux — et beaucoup n'y vinrent jamais (j'ai encore connu dans mon enfance un de nos bergers qui n'avait jamais vu de train...) —, nos pères, sans bouger de chez eux, connaissaient des paysages aussi différents les uns des autres que l'est Tahiti du bois de Boulogne.

Le pays landais, dont je suis issu, celui de Villandraut et de Saint-Symphorien, à la limite du département des Landes, était l'un des plus sauvages de France ; ses routes ne menaient nulle part. C'était vrai à la lettre : au-delà de Saint-Symphorien, la route de Jouanhaut n'atteignait même pas la métairie d'où ma famille est issue et que les derniers

incendies ont anéantie, avec sa vieille cheminée et ses chênes admirables. J'ai décrit dans les *Nouveaux Mémoires intérieures* l'espèce de charme qui me retenait, enfant, dans ce quartier de Jouanhaut, devenu un paysage de rêve puis qu'il a été réduit en cendres, et que les pins me sont étrangers qui ont repoussé là où s'étendait autrefois un immense champ de millet, avec, de place en place, des châtaigniers si vieux qu'ils paraissaient morts, et nous nous étonnions, à chaque printemps, de les voir reverdir. C'est l'amère science du grand âge : le temps a raison des arbres comme des hommes. Il attende aux paysages que nous avons aimés, il les modifie lentement quand un fléau ne les détruit pas.

Si mon arrière-grand-père revenait s'accouder à la terrasse de Malagar, sans doute ne verrait-il pas au premier regard de grands changements. Pourtant que reste-t-il de ce qui existait quand il existait ? Un vers des *Contemplations* me hante :

O souvenir ! O forme horrible des collines !

Il reste cette forme horrible dont l'horreur, pour Hugo, tenait à ce que les yeux de sa fille morte l'avaient contemplée, horrible pour nous tous parce qu'il n'est pas de colline au pays de notre enfance que ne reflète l'immense fleuve d'oubli dont Renan dit qu'il nous entraîne dans un gouffre sans nom.

Pour en revenir à ce vieux pays où je me promène en rêve, j'ai souvent imaginé d'après les récits que j'ai entendus enfant ce qu'était au début du dernier siècle la vie de mes arrière-grands-parents à Jouanhaut. Ils ne firent bâtir une maison à Saint-Symphorien que vers le milieu du siècle. Les routes étaient de grands chemins défoncés par les charrois. Je les ai encore connus : seules les voitures « à la voie », c'est-à-dire dont les roues avaient le même écartement que celles des charrettes, y pouvaient circuler. Même notre voiture à âne, quand nous étions enfants, était juchée sur un essieu démesuré et avait je ne sais quoi de monstrueux.

Les vieilles femmes qui ne montaient plus à cheval et qui devaient aller à Bordeaux ou à Langon, il ne leur restait que de tendre un drap au-dessus de la charrette à bœufs où des chaises de paille étaient disposées. Il leur fallait, pour atteindre la Garonne à Barsac et prendre le bateau, plus de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour traverser l'Atlantique.

Ces voyages-là, je ne les ai pas connus, bien que j'aie fait souvent le trajet en voiture à cheval de Langon à Saint-

Symphorien, qui n'en finissait pas et qui, aujourd'hui, en automobile, n'est plus rien. C'est l'itinéraire que je conseille à quelques lecteurs qui ont la curiosité de voir cette région dédaignée des touristes. Il faut partir de Langon, prendre la route de Sauternes (elle passe devant la gare) et, à la hauteur de Rieussec, tourner à gauche vers Villandraut.

C'était pour moi le commencement d'un monde enchanté. Nous suivions le cours (invisible depuis la route) de ce minuscule affluent de la Garonne, le Ciron, dont les gorges sauvages n'ont jamais attiré personne. Le Ciron arrose Villandraut, où vivait mon grand-père que je n'ai pas connu. Mais j'ai bien connu sa vieille maison sur la place et plusieurs de mes personnages en sont sortis. Cet aïeul avait pris femme à Saint-Symphorien, de sorte que les propriétés de la famille durent s'étendre en ce temps-là sur près de deux mille hectares, puisque, après les partages, mes parents en avaient encore près d'un millier, mais nous étions cinq enfants et de ce domaine il ne reste aujourd'hui que des lambeaux.

Villandraut, pays natal d'un des ministres de de Gaulle, l'est aussi d'un pape, Clément V, ce Bertrand de Got, qui fut le premier pape français d'Avignon et qui livra les Templiers à Philippe le Bel. Après sept siècles, son château dresse encore à Villandraut des tours orgueilleuses.

La route de Saint-Symphorien part du château et traverse un pays solitaire, une lande arrosée de ces vifs ruisseaux, glacés et purs, affluents du Ciron : le ruisseau blanc, le Balion et la Hure, qui, à Saint-Symphorien, passe au bas du parc de notre maison. Que dire de Saint-Symphorien ? Mes meilleurs livres y sont nés. C'est le dernier bourg de la Gironde. Le village le plus proche, Sore, est dans le département des Landes. C'était, à nos yeux d'enfants, un pays étranger, une frontière que nous ne franchissions pas...

Vendredi 1^{er} avril

Ce matin la radio annonce aux Français que M. Lecanuet m'a pris à partie : dans un discours, j'imagine — à quel propos ? C'est ce que les Français doivent se résigner à ne pas savoir. Il me reste de fourbir à tout hasard une réplique — mais une réplique à quoi, et sur quoi ? J'en suis réduit aux conjectures.

Ce qui n'est pas une conjecture, c'est l'inexistence de tout atome crochu entre ce M. Lecanuet et moi. Comme je ne l'ai jamais rencontré, je puis le dire à la lettre : c'est en peinture que je ne puis le souffrir. Son sourire et ses dents relèvent pour moi du cauchemar. Même son nom rend à